

SUSANNE

LE JOUR AVANT DEMAIN

© Michèle Jeanne, 2020

[leslilasedition@gmail.com](mailto:leslilasedition@gmail.com)



Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faites par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Michèle Jeanne**

**Susanne**

**Le jour avant demain**

**Roman**

**LES LILAS**  
édition



*à Yann*

## **LES PERSONNAGES**

### **À Paris:**

SUSANNE, 20 ans

PAUL (Larivière), 21 ans, ami de Susanne

RAWI, 27 ans, fiancé de Susanne

VICTOR (Toto), 16 ans, son frère

LOUP LAFORET, 30 ans

« CARMO », ancienne diva, professeure de chant

MARIETTE, cuisinière de RAWI

OSWALD, majordome-secrétaire de Rawi

M.DOMINIQUE / Melle ZIZII, ami(e) de Susanne

ABANI, 22 ans, épouse de Rawi

AJAY-JOHN, son fils

LATIKA, 10 ans, sa petite soeur

DULARI, 27 ans, sa grande soeur

ESTELLE « Dark Star », amie de Susanne

FANNY, sa fille

DENNIS, mécano

### **À New York:**

TED, père de Susanne et des Kids

CHARLENE, mère des Kids

LEO, 16 ans, leur fils, frère de Susanne et de Tess

TESS, 15 ans

APHRODITE, 16 ans, amie de Tess

ATHENA, sa mère

### **Au Québec:**

JULIE, mère de Susanne

BOB LARIVIERE, 31 ans

HOPE, leur fils

LAURETTE, Clémence, Michel, Marc LARIVIERE

et leur « POPA »

ANDRE LAPOINTE (Yuma), ami de Ted

LILLI et HARVEY, propriétaires de gîte, amis des Larivière

# LE LIONCEAU





## LEO

### HIVER SUIVANT LES VINGT ANS DE SUSANNE

Depuis que Leo était en section senior, les Kids ne se rendaient plus à l'école ensemble le matin. Mais ils n'auraient jamais quitté le domicile sans s'être salués, même après une dispute encore fraîche. Le sac sur l'épaule, à la porte de la chambre de sa sœur, Leo considéra avec ironie Tess qui, prête pour sortir, restait figée, les yeux rivés à son écran.

—Magnifique ! s'écria-t-il, ce que tu as pu me reprocher ma prétendue addiction !

Tess le fit taire d'un geste autoritaire.

—Viens voir ça, et dis-moi si ça ressemble à un jeu pour abruti !

Elle le tira par le bras et murmura avec ferveur :

—La réalité, vieux Biquet, l'incroyable, l'immense, la merveilleuse réalité !

Comme il regardait l'image qu'elle pointait d'un index jupitérien, elle se tourna vers lui et poursuivit, un peu désenivrée par l'indifférence de son frère :

—C'est un trou noir, et un trou noir, Leo, il n'y a pas plus important pour moi !

—Ça fait toujours plaisir, marmonna son frère, lassé par avance.

—Je veux dire: «intellectuellement», idiot, je n'ai aucune affection pour ces monstres destructeurs. Attends, je vais te dire ce qu'on en sait — ce que la vulgarisation me permet de comprendre —, rectifia-t-elle, ramenée à la modestie par l'énormité du mystère.

—Je sais de quoi il s'agit, répondit Leo, qui n'en avait qu'un soupçon d'idée, une autre fois, Tessy, je dois y aller, à tout à l'heure !

Il prit le temps d'apprécier le nouveau décor, dans ce lieu qui n'était plus si enfantin. Il en éprouva de l'envie et de l'ennui, ainsi que tout témoin d'une passion non partagée.

Tess avait repeint ses murs et les portes de son armoire d'une couleur bleu nuit. Elle s'était procurée sur un site de fan-club d'astronomes amateurs, des auto-collants de planètes, d'étoiles, de comètes et de galaxies. Perché sur un escabeau, Leo avait participé à l'exécution de l'œuvre cosmique, sous la direction tyrannique de sa sœur. Cela n'avait suscité en lui aucune vocation, au grand dépit de Tess. Sous le lit, un tiroir à roulettes abritait soigneusement classeurs et cahiers. Tess était bonne élève.

Car Tess avait les pieds sur terre. Le Grand Tout ne l'empêchait pas d'aimer le globe bleu qui l'avait vue naître. Comme partie du manège céleste, et aussi parce qu'on y trouvait plus sûrement que sur Mars, des tartes au fromage, des dauphins joueurs, des nuages ballonnés et toutes sortes de choses déjà si grandioses, comme des canyons, des océans, l'immensité à son échelle à elle. Et puis, combien de mondes microscopiques, combien d'univers chaque brin d'herbe ne recélait-il pas !

Et sur cette terre, il y avait le Temps, et Tess n'avait rien contre, du haut de ses presque quinze ans, âge d'éternité.

Il y avait le présent, confortable, incarné par son grand dadais de Leo, par sa mère aimée, et ceux qui étaient loin mais chéris. Au même instant vivait aussi quelque part Anna Creuzman, pont entre le présent douillet de Tess et un avenir balisé de projets.

Elle avait foi en l'avenir, munie de son esprit critique et de son idéalisme. En outre, elle avait horreur des enfants gâtés qui affichent des mines blasées. Donc, Tess bâtissait son être, forte de ses nombreux atouts et les états d'âme de son âge étaient adoucis par la conscience qu'elle avait de vivre des jours heureux, et de jouir de grands privilèges.

Appuyée au chambranle de la porte, Charlene à son tour considérait sa fille intensément. Ses enfants !

—Oui, Maman, j'y vais, répondit Tess, la main tendue pour attirer sa mère comme pour la repousser, la faire patienter. Regarde ça ! La planète s'approche inexorablement, elle va être avalée... regarde !

Charlene s'approcha et posa sa main sur l'épaule de sa fille. Elle en ressentit la solidité réconfortante. À regret, Tess ferma

son ordinateur et, faisant reculer son fauteuil à roulettes, elle se leva, saisit sa sacoche d'écolière et nicha son museau dans le cou de sa mère.

—Je suis fière de toi, dit celle-ci en la pressant contre elle. J'ai su que tu aurais un destin magnifique à la seconde où tu es née.

—Mamy ! roucoula Tess.

Ses cheveux drus balayaient le menton de Charlene et lui entraient dans la bouche, lui chatouillaient le nez.

Morose, Leo considéra sa copie et les annotations condescendantes de son professeur.

—Bien sûr que je peux mieux faire, ronchonna-t-il, comme si j'allais passer ma vie à jouer les petits écoliers débiles !

Aphrodite posa timidement sa main sur le poignet du garçon, puis la retira aussitôt.

—Tu te rattraperas la prochaine fois, chuchota-t-elle, et puis, tout à l'heure, théâtre ! J'étais sûre que tu serais choisi pour le premier rôle.

—Je commence à en avoir marre du théâtre aussi, dit Leo d'une voix cassante, rien que pour la contrarier. C'est tout juste si je supporte encore le sport, en fait, la vie est une grosse connerie.

La jeune fille baissa le nez, inconsciente de marcher dans la combine de celui qui la faisait rêver nuit et jour depuis la rentrée. Puis elle le regarda. Il affichait la mine sombre de l'Eternel Incompris.

—Est-ce que ça t'embête que j'aie été choisie pour jouer Juliette ? Son cœur battait fort. Elle ne cessait de lui tendre des perches qu'il dédaignait avec constance.

Il eut un geste d'indifférence. La déception d'Aphrodite l'émut en l'agaçant. Son bon cœur mais surtout la peur inconsciente qu'elle se lasse de ses rebuffades lui fit rectifier le tir.

—Tu es la meilleure, c'est normal qu'on t'ait choisie pour le rôle. Et puis, les autres sont moches.

Malgré sa gentillesse, elle apprécia la méchanceté destinée aux autres. Non, elle n'était pas la plus jolie. Eva Garland était une beauté, avec ses yeux en amande et ses cheveux blonds. Mia Lessing arborait une poitrine sur laquelle louchaient tous

les garçons. Elle n'était pas non plus le crack de la classe. Carmen Lasserre et Lara Gombrich occupaient durablement cette place écrasante.

Elle se sentait ordinaire, gentille, sage, travailleuse, investie de la confiance de sa famille. Terne, interchangeable. Vaniteux, Leo ? Certainement pas ! Il traversait le gué, le fardeau de ses doutes sur les épaules. C'est ainsi qu'elle le voyait : intéressant, ténébreux.

— Elle est bien accro, ta Venus, avait un jour remarqué Tess, le voyant toujours flanqué de sa groupie.

Tess avait étalé sa science de l'Antiquité. La déesse athénienne avait fait place à la romaine, faisant fi des intentions de la famille grecque d'Aphrodite. Tess était vaguement apitoyée par cette fille intelligente qui semblait avoir jeté son jugement aux orties.

Car ainsi sont-ils, ces grands idiots. Toutes ont leur «chance», si elles les font tourner en bourriques, sûres de leurs charmes. Il suffit de mettre les types en compétition avec arrogance, se disait-elle. Cependant, elle aimait les histoires d'amour des autres. Elle les observait, contente de les vivre par procuration, sans en subir les affres ridicules. Ce n'était donc pas par une méchante ironie que Tess avait altéré l'identité d'Aphrodite. Elle l'avait rebaptisée du nom de l'Étoile du Berger, cette planète brillante qui apparaît, ponctuelle, constante, fidèle, avant toute autre dans l'hémisphère des Grecs, des Romains et des New-Yorkais.

Prenant à son compte l'idée de Tess, Leo avait sauté sur l'occasion de faire le malin. Aphrodite avait accueilli le surnom dont il l'avait dotée comme une distinction, la marque de son intérêt pour elle. Carmen Lasserre lui avait fait remarquer qu'autrefois, les maîtres renommaient leurs esclaves, et qu'ainsi, elle-même avait perdu le nom de ses lointains ancêtres. Aphrodite lui avait répliqué qu'elle ramenait tout à ses propres obsessions. Carmen avait haussé les épaules avec dédain et s'en était retournée à ses chères études. Aphrodite en avait ressenti de la solitude et un peu de honte, convaincue de sa lâcheté.

Leo rentra chez sa mère, mécontent de soi et du reste de l'univers. Il avait le sentiment de régresser. Un temps, la sortie de l'enfance, la reconnaissance de ses talents sportifs et son succès sur les tréteaux scolaires l'avaient galvanisé. Désormais, il se sentait glisser vers l'indifférence. Son père lui manquait. Sa mère elle-même lui paraissait changée. Ou peut-être que son regard sur elle avait changé. Il l'avait dépassée en taille depuis longtemps. Elle n'était plus l'idole de son enfance, mais une femme vieillissante que son mari avait larguée et qui, dans la routine des jours, lui était toujours essentielle mais désormais plutôt ennuyeuse.

Il se demandait s'il aurait le courage un jour d'étudier plus régulièrement. Pourquoi son père se manifestait-il si peu ? Pourquoi Mamy n'arrivait-elle plus à peser sur lui, afin qu'il s'occupe davantage de ses enfants ? Une angoisse diffuse se glissait dans son cœur aux moments les plus inattendus. Même Tess ne parvenait plus à dérider son frère. Chacun était obsédé par ses propres affaires et nul ne s'intéressait vraiment à lui, sauf ces filles qu'il côtoyait jour après jour en classe. Vivement le Collège, le grand large !

Parfois au contraire, il se sentait comme un coq en pâte et le reste du monde interpellait sa conscience. « Je suis un gros veinard », se disait-il, tout le monde voudrait être à ma place. Il lui arrivait même de se demander en quoi il l'avait méritée, cette place, il se montrait alors charmant et généreux. Il se remettait au travail, acceptait avec gratitude les hommages des unes et des autres, cédait aux caprices de sa sœur et se montrait à nouveau tendre et protecteur avec sa mère. Il dispensait alors les trésors de son cœur et de son esprit à Venus et à ses consœurs. Il faisait ce que chacun attendait de lui jusqu'à obtention d'une totale autosatisfaction.

Puis, cela le reprenait. Le confort de sa situation, le regard des autres ne lui suffisaient plus. Il partait à la recherche de lui-même et ne rencontrait que du mou, du vide. Qui était-il vraiment ? De quoi était-il capable en dehors de son cadre confortable ?

Son père était-il devenu plus insaisissable que jamais ou Leo en prenait-il conscience maintenant, alors qu'il avait besoin de lui ?

Il marchait donc, tournant son insatisfaction dans sa tête. C'est alors qu'il l'aperçut au loin, de l'autre côté de la rue. Ses cheveux roux brillaient dans le soleil blanc de l'hiver. Il reçut un coup au ventre, et son cœur fut soumis à un chambardement inconnu. Il courut comme il savait le faire, mais le feu passa au vert et il lui fut impossible de la rejoindre. En grande discussion avec une amie, elle ne l'avait pas vu et le vacarme des moteurs couvrit sa voix quand il cria :

—Laurette !

Mais elle tourna à l'angle du bloc et quand il crut pouvoir la rejoindre, elle avait disparu. Il ressentit alors dans sa poitrine rage et frustration, et il rentra chez lui, vide et déçu comme un jeune lion qui aurait raté sa première chasse.

## LAURETTE

Laurette paya son taxi, constatant avec une stupeur toujours renouvelée que l'argent fondait comme neige d'avril entre ses doigts. Elle avait trop dépensé à New York. Il allait falloir se serrer la ceinture ! Elle prit soin d'enfiler ses gants et d'enfoncer son bonnet sur ses oreilles, peu désireuse d'être saisie par le froid vif, même pour franchir les quelques pas qui la séparaient de chez elle. Elle allait s'y engouffrer lorsqu'elle l'aperçut, planté face à ses fenêtres, sur le trottoir opposé. Elle sursauta. L'immobilité de l'homme avait un caractère anormal, inquiétant. Son instinct la poussa pourtant à s'en approcher plutôt que de fuir cette silhouette tapie dans le noir.

—Kristi ! Le petit Leo ! souffla-t-elle, stupéfaite.

Elle le considéra quelques secondes, puis elle le pressa d'expliquer sa présence incongrue.

Comme il ne répondait pas, hébété, elle comprit qu'il attendait là depuis suffisamment de temps pour que le froid ait commencé son travail insidieux. Il se tenait pétrifié, mains et tête nues, saupoudrées de grésil, les cils blancs. Les bras ballants, il la fixait avec l'intensité de qui voit sans voir, tandis que Laurette tentait de surmonter sa stupeur. Alors, malgré sa taille moyenne, une énergie surhumaine l'habita.

Saisissant le grand garçon elle lui fit traverser la rue, car il pouvait encore avancer comme une lourde mécanique qu'elle dirigea fermement des deux mains. Elle réussit tout en sacrant copieusement, à le pousser dans l'immeuble et pour finir, tant bien que mal, dans son appartement où elle l'emmena directement dans sa chambre.

L'adossant au mur, elle arracha furieusement sa propre doudoune, car l'effort l'avait baignée de sueur. Elle poussa sous la douche le jeune homme muet comme une carpe malgré les injonctions autoritaires dont elle le bombardait. Elle fit couler de l'eau tiède, et non chaude, veillant à la température souhaitée,

et entreprit de le déshabiller. Il se mit à suffoquer, elle prit peur. Elle le frotta avec une serviette et le trimballa jusqu'au lit comme une armoire en kit. D'un geste violent, elle dégagea la couette et le poussa sur le lit. Comme il était toujours figé, elle fit un strip-tease éclair, et elle se jeta sur lui, le couvrant de son corps brûlant. Elle rabattit la couette sur eux, sans cesser de vociférer, le cœur prêt à exploser.

—Tu sens-tu ton nez ? implorait-elle. Et elle entreprit de le mordiller, de sucer ses orteils et ses doigts souffla dans ses narines, consultant entre deux tentatives le visage égaré de Leo.

Leo vivait cela comme en rêve. Or, il avait conscience de chaque détail de cette réalité plus sidérante encore que le froid. Il entendait Laurette sacrer, jurer, supplier, le nuage de ses boucles rousses secoué par ses gestes effrénés. Il voyait le beau corps blanc se mouvoir sans trêve paré de sa fine toison fauve, aperçue sous la culotte en dentelle, les jolis seins aux bouts roses s'agiter, les mains douces frotter ses jambes et masser son torse. Il lisait la peur sur son visage tendu, tandis que des torrents d'injures et de prières se répandaient sur lui. Il répertoriait chaque grain de beauté, la moindre tache de rousseur, et pourtant, il ne ressentait rien, car la vie s'était retirée de ses sens. Seules ses dents jouaient des claquettes, indépendantes de sa volonté.

Puis une lame de douleur intolérable s'éveilla dans ses membres et il se mit à mugir, puis rugir tandis que ses oreilles prenaient feu.

Laurette bondit hors du lit, et debout face à lui, elle se tut enfin, le contemplant. Il la vit se précipiter sur son téléphone mais elle n'avait pas fini de composer le numéro qu'il avait réussi à faire refluer la torture, la peau tressaillant à peine sous les picotements effervescents de mille épingles de feu.

Absolument tous ses membres reprirent vie peu à peu sous l'œil intéressé de Laurette. Elle se remit à sacrer, mais cette fois-ci à voix basse. Puis, comme le regard de Leo s'animait aussi, et que sa respiration s'affolait, elle se baissa et ramassa la doudoune qu'elle avait jetée à terre. Elle s'en couvrit, puis secoua la tête, furieuse et soulagée. Après un dernier juron bien senti, elle disparut dans la salle de bains. Il entendit la cataracte de la



douche poussée à fond, sûr que Laurette continuait à le maudire en glougloutant. Alors un grand désespoir, un chagrin sans fond l'immobilisa à nouveau: il avait encore raté Laurette.

Elle l'avait tenu, chauffé de son corps, elle avait craint pour lui, il avait senti le grain de sa peau, l'odeur de sa sueur, le parfum de ses cheveux, il avait vu les yeux de Laurette si près, respiré son souffle sur lui, elle l'avait mordillé, léché, et chacun de ses gestes, toutes les sensations dont il avait cru être privé lui revenaient, en bouffées de souvenirs, tellement plus beaux que ses fantasmes brûlants. Il n'en avait pas été privé, il les avait enregistrées et lui étaient rendues, nettes, précises, violentes, en différé, trop tard. Elles avaient été congelées vivantes sitôt pêchées, comme les poissons des bateaux-usines, et maintenant, Laurette était sous la douche et n'en ressortirait que plus distante et fâchée contre lui, alors que le désir le calcinait. Il tira la couette par-dessus sa tête et fondit silencieusement en larmes.

L'eau s'était tue et Laurette semblait s'affairer dans la cuisine. Leo fit émerger sa tête ébouriffée et s'attendit à subir sous peu un interrogatoire impitoyable. En effet, elle fut vite revenue dans la chambre. Elle avait recouvré son calme et s'était vêtue d'un vieux jogging chaste, qu'elle affectionnait et que l'usage avait rendu très doux, d'une couleur indéfinissable. Elle se tint, bras croisés, au pied du lit, sourire en coin et sourcils froncés, quand même sévère. Elle troqua son Français pittoresque, langue de son cœur, contre un Anglais à peine plus châtié dont elle usait avec ses touristes étrangers, témoignant ainsi de la reprise en main de ses émotions.

—T'as fugué ! devina-t-elle. Et depuis combien de temps glandais-tu sous ma fenêtre ? Pourquoi tu m'as pas téléphoné ? T'aurais pu mourir gelé. Quoi faire de toi ? Ta mère est prévenue ? D'où tu sors ?

Elle ne lui laissait pas le temps de répondre, ce qui lui donna celui de se ressaisir. Il s'assit, prenant soin de tirer pudiquement la couette sous son menton. Il mentit sans l'ombre d'une hésitation:

—J'ai dix-huit ans passés, je n'ai pas fugué, je voulais juste te voir, Laurette. Je suis donc venu.

—Ben, pour me voir, tu m'as vue ! s'exclama-t-elle, et pas qu'un peu ! Et moi, j'ai tout vu aussi. Dix-huit ans, déjà ! C'est vrai que je te connais pas bien. Et pourquoi ça, tu voulais me voir ?

—Pour te voir, bredouilla-t-il. Parce que je pense à toi tout le temps. Tess et ma mère croient que j'avais juste envie de quelques jours à Montréal, chez ton frère. Alors Mamy a dit oui, et Tess a suivi. Mais j'avais déjà dans l'idée de venir à Québec, pour te voir. Je ne suis venu au Canada que pour toi. Je t'ai aperçue à New York il y a quinze jours, mais je n'ai pas pu te rattraper. Et je n'ai pas ton numéro de téléphone !

Levant les yeux au ciel, Laurette émit un long soupir. Elle ouvrait la bouche pour entamer le débat, lorsqu'une odeur de brûlé leur parvint. Elle se précipita à la cuisine en traitant le garçon de calamité. Il l'entendit sacrer de plus belle. Sautant sur ses pieds, il la rejoignit comme une fusée, et la trouva munie d'une serpillère, occupée à couvrir une flamme vive et à tousser dans un nuage menaçant. Il s'avéra que les dégâts étaient minimes : une casserole noircie, un torchon incendié et les nerfs de Laurette un peu plus martyrisés.

Elle le lorgna car il s'agitait, tout nu, tentant de se rendre utile, puis elle lui tendit un torchon propre et lui dit sobrement :

—Tiens, chuis fatiguée d'avoir ton cul, maudite !

Il arracha le torchon et courut enfiler son caleçon qui avait, dans la panique, atterri sur le téléviseur. Il passa son T-shirt et commençait à se vêtir pour sortir lorsqu'elle coupa son élan par un impérieux : « Suffit, Leo ! »

Elle lui mit le téléphone dans les mains avec ordre d'appeler sa famille, enfin tous ceux qui devaient se pourrir le sang à se soucier de lui.

Il obtempéra. Elle le vit écarter l'appareil, tout grimaçant. Tess vociférait, ce que Laurette approuva en hochant la tête. Enfin, il lui passa le téléphone, et la jeune fille fut heureuse d'entendre la voix posée de son jumeau. Ils discutèrent paisiblement de Popa et de la fratrie, des études de Paul, oubliant Leo qui attendait, chaussettes à la main, les instructions à venir.

Puis elle reposa l'appareil et décida :

—Bouge pas ! Elle ouvrit son placard, en sortit un sac de

couchage et, tout en enfilant un coussin en mousse dans une taie fleurie, elle décréta:

—T'as déjà dormi ici là-dedans quand t'es venu avec mon frère et tes sœurs, quand vous cherchiez ce violon maudite. Demain, retour à Montréal, mais pour cette nuit, ça ira ! Tiens attrape aussi ce tapis de camp, tu seras pas si mal par terre. Bonne nuit !

Elle se glissa dans son lit, tandis que Leo s'introduisait dans son sac, conscient qu'il ne fermerait pas l'œil de la nuit. Il entendit bientôt la respiration régulière de Laurette qui avait versé dans le sommeil sans état d'âme.

Alors s'amorcèrent pour lui des heures éprouvantes, le joli corps et le visage animé de Laurette dansant dans sa tête jusqu'à l'obsession. Il en conclut qu'il n'avait pas le choix et qu'il n'était pas interdit de mettre à profit les images qui s'imposaient à son esprit pour trouver l'apaisement par lui-même. Étouffant ses soupirs dans les fleurs de son oreiller, il parvint à se satisfaire puis, saucissonné dans son sac, il s'endormit, détendu et déçu. Au petit matin, il ouvrit l'œil et aperçut Laurette qui l'observait, assise sur son lit, l'air perplexe.

—Quand même, dit-elle, t'es pas tombé en amour, comme ça, boum, tout d'un coup ? Ou ben t'es-tu seulement venu pour le faire ? T'as juste envie de le faire ? Et je suis la bonne personne pour ça.

Leo n'avait nullement envie de s'encombrer de la vérité. Seule une réponse favorable lui importait. Et il avait lui-même du mal à démêler le vrai du faux. Il sentit que son intérêt immédiat lui commandait la réponse suivante :

—J'ai juste très envie de le faire avec toi !

—Bon, conclut Laurette, il est trop tôt pour se lever. Dodo again !

Il en conclut qu'il avait livré la mauvaise réponse. Dépité, il tenta en vain de se rendormir, contrairement à Laurette qui se renfonça derechef dans ses rêves: elle conduisait un attelage en meute, et ce chien de tête, là devant, ressemblait à Leo. Puis elle s'aperçut qu'il avait pris la place de l'Alpha, tout nu, fier, et qu'il filait comme le vent, criant son nom dans le froid polaire.

Elle se réveilla et vit Leo couché en chien de fusil à ses côtés, les mains sous son coussin fleuri, la joue écrasée par-

dessus comme pour les verrouiller.

—Leo, chuchota-t-elle.

Il souleva ses paupières sur un regard candide.

—Tricheur ! dit-elle à mi-voix. Fallait pas sortir de ton sac, par terre, là ! Tu l'as-tu déjà fait ? Ou t'es puceau ?

—Bien sûr, je l'ai fait, répondit-il, rouge comme un coq, conscient qu'elle n'en croyait pas un mot.

—Je veux bien qu'on le fasse, reprit-elle doucement, mais une fois, une fois seulement, juste pour le fun, c'est compris, là ?

Il hocha la tête lentement, ébloui, car il voyait s'ouvrir les portes du paradis, alors qu'il venait de prendre son ticket pour un petit enfer à retardement.

Dans les vapeurs du réveil, Laurette se demanda pourquoi elle se sentait oppressée. Elle comprit qu'un bras d'homme alourdi par le sommeil pesait sur ses côtes, et la seconde suivante, la vérité lui sauta au visage, dans une bouffée d'inquiétude. Elle repoussa délicatement le bras amoureux et se tourna vers le jeune homme en s'écartant de lui. Il faisait semblant de dormir, mais Laurette voyait frémir ses paupières.

—La récréation est finie, Leo, dit-elle gentiment. Lève-toi, va prendre une douche. Je te raccompagne à l'aéroport. J'te mets dans l'avion moi-même.

Leo s'étira et lui jeta un regard de propriétaire intimidé.

—J'aimerais bien rester encore un peu chez toi, murmura-t-il.

—Hors de question, Kid, ça n'aurait jamais dû avoir lieu, mais ça a eu lieu, là, maintenant, n'en parlons plus !

Atterré, Leo sentit son cœur fondre de chagrin, car assurément, Laurette ne plaisantait pas. Lourd comme un blessé, il demeura immobile, refusant ces paroles insupportables, les repoussant loin de son esprit.

—Tu comprends-tu, Leo ? répéta-t-elle.

—Je suis venu en autocar, répondit-il, morne, pas en avion.

—Eh ben, prépare-toi. T'as-tu ton ticket retour ?

—Non, j'espérais que tu me garderais un peu, lâcha-t-il, maussade.

Elle se mordit les lèvres, furieuse contre elle-même.

—Debout, dit-elle, un peu durement, j'suis pas ta Nanny.

T'as-tu des dollars, au moins, pour payer ton ticket ?

Leo se leva et enfila son caleçon (à la vie mouvementée). Puis il se dirigea mollement vers son pantalon. De sa poche droite, il extirpa des dollars US, de la gauche, des dollars canadiens. Il chercha sa carte bancaire dans son blouson.

—Sûr, pensa-t-elle. Ce Kid n'avait jamais manqué de rien. L'argent lui était aussi naturel, à lui que les fins de mois difficiles pour elle. A dix-huit ans, il avait certainement son permis de conduire. Pourquoi n'avait-il pas loué une voiture à Montréal pour venir la rejoindre à Québec ?

—Laurette... implora-t-il, son orgueil écrasé par la frustration.

—On avait bien dit : une seule fois, rappela-t-elle, implacable.

—On l'a fait deux fois, cette nuit, rétorqua-t-il, prêt à défendre sa cause, coûte que coûte.

Mais il comprit qu'elle n'était pas facile à prendre de court. Impitoyable, elle lui cloua le bec :

—Tu sais s'qu'on dit : « Le brouillon compte pas ». Allez, on mange un bout et tu t'en retournes à Montréal. T'as quoi dans la tête ?

—Je t'ai dit que je venais juste pour le faire, Laurette, murmura Leo avec ferveur, mais c'est faux. Je t'aime vraiment, ne me repousse pas, c'est un cauchemar si tu me repousses, je ne pourrai pas endurer ça.

Leo s'entendait parler ainsi, à sa propre surprise et au fur et à mesure que ces mots quittaient sa bouche, ils devenaient vrais et tellement sincères que plus rien ne comptait que d'être aimé de Laurette.

Lorsqu'elle le vit monter dans l'autocar, il n'avait toujours pas admis que ces quelques heures passées dans ses bras seraient sans lendemain. Mais il avait provisoirement renoncé à livrer bataille, la sentant à bout d'exaspération. Elle agita sa main pour un adieu, un sourire contraint sur son visage raidi par le froid. Il lui fit un petit signe, puis baissa la tête sans desserrer les lèvres, comme pris de torpeur. Elle regarda s'éloigner l'autocar et composa le numéro de téléphone de son frère.

—Paul, j'ai mis le Kid dans le bus. Il vient de partir. S'il te plaît, sois à l'arrivée.

Elle suspendit ses paroles, puis elle reprit, redoutant la réponse :

—Tu sais-tu l'âge de Leo ?

—Seize ans, dit Paul qui avait déjà compris.

Le silence qui suivit sa déclaration acheva de le convaincre.

Il réprima un soupir et conclut :

—J'y serai.

Leo fut le dernier à descendre, le visage verrouillé à double tour. Sur la dernière marche, il hésita, jetant un regard de somnambule à la ronde. Paul lui tendit la main pour l'aider à descendre du bus, comme pour un vieillard ou un malade. Il lui donna une accolade et l'emmena à sa voiture.

## RETOUR A NEW YORK

—Je ne dirai rien à Mamy si tu me racontes ce qui s'est passé chez Laurette. Paul m'a juste dit qu'elle t'avait trouvé à moitié mort de froid et, par chance, à temps. Mais qu'est-ce que tu faisais là-bas, et pourquoi ne pas avoir prévenu que tu voulais te rendre à Québec ? On serait venu avec toi, en voiture, avec Paul.

Leo regarda sa sœur. Qu'elle le laisse tranquille, pitié ! Il avait déjà le plus grand mal à manger et à boire sans vomir, à distraire son esprit par des stratagèmes compliqués. Il avait envie de quitter Montréal, de retrouver sa chambre pour s'y enfermer, se jeter sur son lit, l'oreiller sur la tête. Elle n'avait pas la moindre conscience de la déprime où il se retenait de glisser. Elle le connaissait pourtant assez pour s'inquiéter. Il était bizarre, ces derniers temps, mais depuis son retour, sa morosité était devenue permanente, douloureuse et, pire que tout, muette.

—Dis ce que tu veux à Mamy, répondit-il simplement. Fais ce que tu veux, et permets-moi d'en faire autant.

Les lèvres de Tess tremblèrent, mais ce prélude habituel aux pleurs ne fut pas suivi de la moindre larme. Son cœur se glaça :

—Je préférerais qu'on se dispute, murmura-t-elle. Kid, tu es tout pâle, tu es malade, Mamy s'en apercevra de toute façon !

—On rentre demain, répliqua-t-il avec ce fameux geste désinvolte qui balayait l'air. Autant dire, une éternité.

Elle comprit qu'il se forçait pour la rassurer, ce qui eut l'effet inverse.

—Qu'est-ce que tu voulais à Laurette ? Quelle drôle d'idée ! Laurette, la rivale de Sue ! comme ça, tu lui fais confiance plus qu'à moi, plus qu'à Sue, plus qu'à Paul. Qu'est-ce que tu avais de si urgent à lui dire ?

Leo sembla plonger dans un abîme de réflexion. Puis il dit posément :

—Notre point de vue subjectif, Tess, c'est que Laurette a piqué Rawi à Sue, mais en fait, c'est le contraire qui s'est passé.

La preuve: même toi, tu n'avais pas compris tout de suite que cette cachottière de Sue était amoureuse de Rawi. C'est normal qu'il soit tombé sous le charme de Laurette. Il a «profité» d'elle, alors qu'il aimait Sue ! Non, la Méchante, ça n'est pas Laurette, la preuve: qui est seule, maintenant ? Rawi ? Susanne ? Il n'y a pas de «méchante», non !

—Ce que tu peux être déloyal ! s'écria Tess.

—Déloyal envers qui ? coupa Leo, envers la vérité peut-être ?

Il avait un peu élevé la voix, elle en fut contente. Même si son frère réagissait curieusement, il commençait à réagir. C'était un progrès. Popa sortit de sa chambre, attiré par la polémique, en curieux qu'il était.

Leo était troublé. L'image de Laurette dans les bras de Rawi venait de s'imposer à lui, désagréable. Il pensa au lit de Laurette et son imagination se blessa à l'évocation de ce lieu de bonheur qu'elle avait ouvert à tant d'autres avant lui, d'autres qui n'y avaient vu qu'un terrain de jeu. À elle qui avait à ces jeux accordé peu d'importance. À cet instant, peut-être, un autre homme s'y trouvait. Elle avait déjà remisé Leo au rayon des souvenirs de deuxième choix, ceux qu'on met derrière, sur l'étagère, et sur lesquels on retombe par hasard, en dépoussiérant, avec un sourire amusé, désabusé. Cette expression gênante et supérieure qu'il avait maintes fois vue sur les visages adultes. Elle parlerait peut-être de lui à d'autres, s'amusant de cet épisode ridicule, tiré du lot de ses erreurs de jugement. Et lui était là, le cœur à moitié mort, l'autre moitié souffrant comme jamais. Il fallait se ressaisir. Mais il n'en avait aucune envie.

Popa était déçu de voir cesser la controverse à laquelle il aurait bien aimé assister sans y prendre part, l'air de rien, faussement occupé à lire son journal. Paul les trouva silencieux au retour de son travail. Il avait fait quelques courses pour le dîner. Son regard inquiet fit un tour de piste, s'arrêtant plus longuement sur Leo qui lui sembla un peu sorti de ses retranchements.

—Toi, Paul, lui lança Tess, tu es loyal envers ta sœur, n'est-ce pas ? Pas comme Leo !

Paul chercha à éluder la question. De laquelle de ses sœurs était-



il question ? De quoi avaient-ils parlé en son absence ? Leo s'était-il confié à Tess ? Ou gaffait-elle encore, comme d'habitude ?

—Je suis loyal, tout court ! soupira-t-il, ça, on ne peut pas me l'enlever. C'est peut-être ma seule qualité.

Il aimait bien les Kids, mais préférait les voir avec Susanne, qui les prenait en main. Elle lui manquait depuis qu'elle filait le parfait amour avec Rawi car elle lui téléphonait moins souvent. Et puis, cette fois encore, il se trouvait tiraillé, confronté à une situation déplaisante qu'il supportait mal. Il n'était pas très content de l'inconséquente Laurette ni de Leo, mais il jugeait rarement les gens, moins encore sa jumelle. Il trouvait cependant que les autres avaient un certain talent pour lui causer des ennuis, l'embrigader dans des conflits, lui qui veillait à ne pas en créer. En outre, il était fatigué, comme toujours à la fin de l'hiver, accumulant l'usure du froid qui dure, le travail, les études et Popa. Il ne serait pas fâché de voir partir les Kids et de retourner à sa routine. Le caractère difficile de son père lui suffisait. Pourtant, la peine de Leo le touchait.

Il téléphonerait à Susanne dès que les Kids auraient rejoint leur nid maternel. Selon lui, Ted devait reprendre son fils en main au plus vite.



## SUSANNE

Susanne avait posé sa partition sur le piano. Interrompue dans ses exercices par trois appels téléphoniques perturbants, elle décida de faire une pause. Elle devait se rendre chez sa professeure de chant le lendemain matin pour faire le point et décider de la démarche à suivre en vue du concours d'admission au Conservatoire, si cette option était choisie.

Impressionnée par le talent sauvage de la jeune fille, cette femme aux compétences saluées dans le monde entier n'avait pas voulu courir le risque de la laisser aux mains d'un professeur médiocre. Elle voulait non former, mais guider Susanne. La voix de la jeune fille lui collait des frissons dans le dos. Elle avait retrouvé, même confite d'honneurs, un enthousiasme, une foi en son art, une récompense au travail de toute une vie vouée à l'Art.

Madame Carmona-Laurent, facétieusement surnommée « Mongolfière » par ses élèves, en raison de son maquillage terrible et d'une coiffure carrossée en boule, n'acceptait plus, à ce stade de sa carrière, que les débutants exceptionnels. Il avait été difficile à Susanne d'obtenir un rendez-vous. Dénuée de technique, en proie à un trac affreux, elle avait égrené ses premières notes tremblantes d'un timbre blanc et avait failli passer la porte pour n'y plus revenir, lorsque, sur le seuil, désespérée, elle avait lancé sa voix comme un poignard dans le cœur de Madame C-L.

En une séance, non seulement la musicienne avait évalué les possibilités techniques et artistiques de Susanne, mais elle avait compris à quels piègeux atouts elle se verrait confrontée si bien dans l'apprentissage que dans la carrière. Susanne travaillerait comme une damnée, y mettant son âme, y engageant raison et patience, mais elle risquait aussi de connaître des gouffres d'incertitude, des replis sur soi paralysants amenant des échecs cataclysmiques. Il était cependant interdit de laisser passer le talent lorsqu'il commandait si fort. La Musique exigeait son tribut d'âmes d'exception, quitte à les meurtrir. Alors, en

vestale de génie, Madame C-L. Lui en fournissait autant que faire se peut. Ses « Grandes Âmes », comme elle les nommait secrètement, devraient, s'ils avaient le profil de Susanne, payer comptant leur félicité.

Il était moins délicat d'avoir affaire à ses « Simples » bénis des dieux, dont le talent radieux semblait s'être trompé de corps et d'esprit et qui chantaient comme le soleil luit. Des gens qui s'exprimaient involontairement par leur immense talent mais dont tout l'être réside dans ce génie, ne laissant place à rien d'autre.

Susanne se levait le matin, Rawi tendre, ardent à ses côtés, jour après jour, nuit après nuit. Elle connaissait la plénitude, la grâce. Oui, jour après jour, les semaines passant, la voie semblait légère et magique sous les pieds de Susanne. Elle respirait la vie sans filtre, en continu, en larges bouffées.

Elle referma le piano. Tess affolée l'avait appelée au téléphone, puis Paul, et enfin Charlene. Ensuite, elle avait tenté de joindre Leo, en vain. Elle avait laissé un message sur le répondeur de son père. Peine perdue. Pour la première fois depuis novembre, un voile passait sur sa joie de vivre.

Rawi traversa le parc comme autrefois par beau temps. Désormais, il empruntait cet itinéraire même si la pluie l'obligeait à courber la tête et à presser le pas. Arrivé en face de chez lui, il levait les yeux vers le grand balcon de son appartement. Puis son regard glissait sur les fenêtres de Loup Laforêt. Celui-ci souffrait facilement de la chaleur, ainsi une ou plusieurs fenêtres ouvertes étaient un indice de sa présence, même si elles pouvaient témoigner de celle de la femme de ménage qui tenait en permanence les lieux impeccables.

L'appréhension de Rawi semblait injustifiée, Loup agissant comme si ses voisins du dessous ne l'avaient jamais intéressé. Cependant, son attitude passée avait laissé des traces. Et dans la chair et l'esprit de Rawi, grondait et rôdait par moments une panthère inquiète, troublée par sa fauve nature. Lorsque Susanne se trouvait seule à la maison, Rawi craignait pour elle. Il ignorait qu'elle ressentait le même désarroi lorsqu'elle le savait dans la maison vide.

Les fenêtres du bureau de Loup étaient béantes, malgré le froid piquant et humide de cette interminable fin d'hiver. Le cœur un peu serré, Rawi tourna dans le passage et grimpa les deux étages. Il était sûr de trouver Susanne au salon. Il savait qu'elle aimait s'exercer dans cette immense pièce lorsqu'elle était seule. Il sortait assez peu. Il aimait rentrer chez lui, surtout depuis qu'elle y habitait quasiment en permanence. Elle avait gardé son petit appartement de la rue Rodier où elle se rendait régulièrement, mais elle avait aussi investi la chambre de service qu'elle aimait, pour avoir chez Rawi son coin à elle.

Cependant, quand la maisonnée ronronnait, c'est dans la chambre de MUM qu'elle préférait chanter, malgré l'absence de piano. Susanne inspirait largement, la main posée sur le loquet de la porte, puis elle entraînait doucement, comme pour ne pas déranger. La chambre l'accueillait. Il n'y avait rien d'effrayant à cela. Aucun fantôme n'y régnait, sinon celui d'une complicité survivant à la mort. MUM était envolée, laissant à Susanne une plume de son âme.

Alors, les habitants de l'appartement tendaient l'oreille, baignant leur activité de légèreté ou d'émotion, selon son chant. Oswald quittait son ordinateur pour ses chers papiers, Mariette éteignait sa radio et touillait à la main en silence, remisant son bruyant mixer. Toto assis à la table de cuisine, épluchait, triait ou dessinait, les yeux écarquillés de bonheur, la langue un peu sortie. Rawi se levait de son fauteuil, ouvrait la porte de son bureau, se rasseyait, fermait les yeux et tout sauf la voix de Susanne était suspendu, aboli. Il sentait son visage comme parcouru de chair de poule, et son être tout entier devenait une vague immobile.

Il aimait alors d'un amour sans borne.

Lorsque la maisonnée était au grand complet et que Susanne attendait l'arrivée imminente de Rawi, elle se réfugiait seule dans sa chambre de service ou chez MUM, porte ouverte. Ainsi, elle profitait de l'emballement de son propre cœur lorsqu'elle entendait rentrer Rawi. Il répondait au salut d'Oswald. Il demandait aussitôt: «où est Susanne ?». Le bruit de ses pas se faisait de plus en plus présent, il la trouvait, ils se regardaient, jubilaient, ne se jetaient jamais dans les bras l'un

de l'autre mais s'approchaient lentement et s'enlaçaient, seuls, serrés, bercés. Ils se parlaient d'abord à voix basse pour ne pas briser la douceur de cet instant. Pour Susanne et Rawi, tout instant passé ensemble relevait du prodige. Ils s'appliquaient à prendre soin de leur amour, comme s'ils craignaient de s'éveiller d'un songe et de le voir s'enfuir. Tous deux secrets, ils se sentaient si proches, et quoique mystérieux l'un à l'autre, ils comprenaient de l'autre l'essentiel. Les mots échangés entre eux avaient un grain de peau sensible.

Derrière la lourde porte, l'appartement était muet. Rawi l'ouvrit. Susanne se tenait seule, une main sur le piano, le regard déjà tourné vers lui. Elle ouvrit les bras.

Le visage appuyé sur la poitrine de Rawi, elle murmura : « Leo, il ne va pas bien du tout ».

Rawi l'écarta pour lire dans ses yeux.

—Il semble faire un genre de dépression.

—Connait-on la cause ou le déclenchement de cet état ?

—Leo devenait distant. Et il a eu, semble-t-il, un chagrin d'amour. Qu'est-ce que tu en penses ? C'est grave ? Les autres ont l'air alarmés.

—Connait-on la personne en question ?

—Ce n'est pas une adolescente, elle a vingt-et-un ans passés.

Susanne répugnait à évoquer Laurette, à réveiller des réminiscences intimes dans l'esprit de Rawi. Il sentit son hésitation à livrer ce qu'elle savait.

—Donne-moi des éléments, dit Rawi, si tu veux que je comprenne.

Il abordait la question en scientifique.

—Laurette, lâcha-t-elle à contrecœur.

—Aaah, Laurette... répondit-il, en cillant une seconde, mais sans détourner le regard.

—Laurette ? reprit-il... Elle est majeure et plutôt... expérimentée. C'est une chance pour Leo, il n'est plus un bébé. Il fait son éducation sentimentale. Quel mal à ça ?

—Je ne sais pas, tout le monde est aux cent coups.

—Il s' imagine qu'il est amoureux, avança Rawi. Si tout le monde s'en mêle, il va s'enferrer. Enfin, c'est ce que je pense, mais je ne suis pas très doué pour les intrigues sentimentales.

—Mais pourquoi «s'imaginer» ? Leo pourrait bien tomber amoureux, comme tout le monde !

—On s'invente son premier amour, je suppose, répondit Rawi après réflexion. C'est pourquoi il peut être si blessant.

—Parle-moi de ton premier amour, de ce que tu as ressenti.

Rawi la considéra, indécis à se livrer.

—J'étais amoureux de Lisbeth, une jeune fille que mes parents avaient embauchée quand j'avais trois ans. Je me souviens avoir cru mourir quand elle est partie pour se marier avec un Gallois. Elle m'a annoncé son départ le jour de mes huit ans. Elle était folle de joie, bien qu'un peu triste de me quitter. En petit égoïste que j'étais, j'étais révolté de ce bonheur et je crois, très malheureux. Je me sentais trahi.

—Ah ? dit Susanne, mais... ta première maîtresse ?

—Je n'en ai pas fait un drame. J'étais content, fier, anxieux de bien faire, et j'ai sûrement été nul, comme la plupart des garçons. J'étais plus porté sur la chose qu'amoureux. Maintenant, Susanne, ça suffit, ajouta-t-il en souriant. Sinon, tu devras aussi passer aux aveux !

Susanne éluda, elle n'avait pas envie que l'ombre de Loup s'immisce entre eux. Laurette, c'était bien suffisant ! Elle revint à la supposée neurasthénie de Leo.

—Souhaites-tu le rejoindre à New York ? s'inquiéta Rawi. Tu vas désobliger ton professeur de chant.

—Je pensais, répondit-elle, que ce serait une bonne idée de le faire venir ici. Puisque de toute façon, il ne va plus en classe.

—Quoi ? s'étonna-t-il, un peu choqué, les études sont le meilleur remède au chagrin !

Il se souvint que seul son amour blessé pour Susanne avait pu le détourner du travail. Il sourit :

—Il est bienvenu ici. Mais je persiste à croire qu'il a avant tout besoin de son père pour le secouer. Je te conseille plutôt de laisser faire le temps.

Le cœur de Susanne s'obscurcit. Dad ! De plus en plus imprévisible, de plus en plus absent. Elle repoussa au loin l'évocation du chien noir et blanc à poil rêche et le souvenir des aventures et des sortilèges. Le monde tenait par les équations de Rawi, la terre tournait sagement sur son orbite. Désormais, il y

avait le chant pour l'envol. Elle entendit la voix sensuelle de Rawi qui chuchotait à son oreille:

—Tu peux lui prêter ta chambre de service, puisque tu dors avec moi.

Ils s'enlacèrent et il lui reparla mariage. Elle redit oui, mais aucune date ne fut avancée. Quoique contrarié, il n'insista pas. Elle l'aimait, bien sûr. Il voulait un magnifique mariage en Inde. Il lui avait même parlé du rubis de MUM. Pour l'instant, le fragile équilibre du bonheur au jour le jour et le chant la comblaient. Elle n'avait pas envie de se perdre en préparatifs grandioses. La cérémonie demeurait un rêve, un extraordinaire mirage. C'était bien ainsi. Pour l'instant.



## L'OURSON

### PRINTEMPS SUIVANT LES VINGT ANS DE SUSANNE

—Tu devrais attendre le retour de Bob pour remonter, dit Lilli.

Julie haussa les épaules, essuya le lait qui ornait la lèvre de Hope et rajusta son chandail. Depuis la naissance du bébé, elle n'avait jamais pu se promener seule. Elle comprenait qu'il était imprudent de se rendre dans les bois sans fusil en cette saison, mais remonter le sentier depuis la clairière jusqu'à leur cabane lui paraissait peu risqué. À quoi bon vivre dans la nature en s'interdisant d'y musarder ?

L'arrivée du bébé avait rendu le nouveau père si vigilant qu'elle en éprouvait en même temps que de la reconnaissance, un léger malaise. S'imaginait-il un fou, un animal féroce caché derrière chaque tronc d'arbre ?

Évidemment, Bob était dans son élément. Et cette année, les ours s'étaient réveillés nombreux, audacieux, affamés. Elle devait lui faire confiance. Elle se moqua d'elle-même, étonnée de ressentir encore et toujours cet irrépressible besoin de liberté.

—Si Harvey veut bien m'accompagner jusqu'au coude du sentier, je montrerai Hope à Marc, il l'adore. Il monte nous voir sous tous les prétextes, tellement déçu quand le bébé dort dans la chambre. Si Hope fait sa sieste dans son couffin à la cuisine, il se penche au-dessus de lui comme sur un coffre au trésor. Il aime que le petit agrippe ses gros doigts avec les siens, minuscules. Il est tout émerveillé, comme s'il n'avait jamais vu un bébé de sa vie. Marc devrait fonder sa propre famille. Il faut qu'il se trouve une femme.

Lilli répondit :

—Il est habitué à...

Elle s'interrompt. Julie avait compris. À vivre en bande, en meute, à laisser à Bob ses prérogatives de loup dominant. Mais les choses avaient changé. Les sortilèges étaient loin, ne s'étaient-

ils pas dissous dans la banale et douce réalité ? L'obstacle était devenu intérieur. Marc le surmonterait s'il arrivait à vaincre sa timidité. Et Bob serait content de le savoir heureux.

Julie se leva. Avec l'aide de Lilli, elle installa Hope dans l'écharpe nouée contre son cœur. L'enfant fit des grimaces de nourrisson, fronça le front, puis s'enfonça à nouveau dans le sommeil.

—Il a bon appétit, comme il grandit vite, dit Lilli en riant à voix basse. Sur le seuil, elle fit signe à son mari qui nettoyait le perron du chalet aux trophées.

Deux minutes plus tard, Harvey et Julie empruntaient le sentier, humant les odeurs du printemps, scrutant et commentant les caprices du ciel, le petit tout chaud dormant contre le ventre de sa mère. Arrivé à la hauteur de la cabane de Marc, Harvey siffla.

Marc sortit presque aussitôt. Sa silhouette de colosse réduisait la masse imposante de Harvey. Les deux hommes s'appréciaient. Ils se quittèrent sur un signe, le mari de Lilli retourna à sa besogne après avoir pressé le bras de Julie en signe d'adieu.

Marc s'approcha, content d'être sollicité. Bob, Michel et Clémence allaient rentrer sous peu de Chicoutimi. Il venait juste de poser sa cafetière sur le feu. Il en proposa à Julie. Pour qui aime le café, le breuvage de Marc relevait de l'hérésie. Mais elle ne voulut pas le froisser.

—Non, dit-elle, Hope va sauter au plafond si je lui fais boire du café.

—C'est vrai, répondit Marc en se frappant le front.

Sa grosse main avança avec hésitation vers la petite tête du bébé et caressa. La joue écrasée sur le cœur de sa mère, la bouche délicate, bien dessinée, entrouverte, les paupières translucides baissées, l'enfant dormait profondément, ses cheveux de nouveau-né collés par la chaleur de ce nid, tandis que sur le haut de sa tête, une mèche se dressait en épi léger. Marc se pencha un peu et souffla dessus pour la faire onduler.

—Hope, murmura-t-il en prenant garde de ne pas éveiller le bébé.

Ils restèrent un moment tranquilles, échangeant quelques propos paisibles, ni l'un ni l'autre n'étant très bavard. Leur

regard se portait de temps en temps sur la cabane de Bob et Julie, plus loin, dominant la pente.

C'est alors qu'ils virent l'ourse sortir du bois, son petit tout folâtre à ses côtés. Elle se dirigea sans hésiter vers le haut du sentier, chez Bob. Ils la virent sauter sur le perron en bois, comiquement imité par l'ourson. Elle se dressa contre la fenêtre puis contourna le chalet, à la recherche d'une issue, d'une poubelle ou d'un sac de victuailles.

—Qui est venu reviendra, chuchota Marc. Cette bête est folle, elle a quelque chose qui va pas ! Je le sens !

Il saisit Julie par le poignet pour l'attirer silencieusement vers la porte de chez lui. Mais soudain, il cria: «vite, Julie ! Entre ! Ferme la porte derrière toi !» et il arma son fusil.

Le vent avait tourné et déjà l'ourse furieuse dévalait le sentier dans leur direction. Sur ses pas, l'ourson tentait de la suivre dans une course chaloupante qui lui arrachait des petits cris d'effort et d'excitation.

Julie vit le fusil se lever, le coup partir, suivi d'autres et, dans un nuage de fumée et un cri rauque, la grosse bête tomba. Elle tenta de résister à la mort. Puis ses membres tressautèrent, le sang coula, elle cessa de bouger. Son petit s'approcha d'elle, la flaira, la pétrit de ses pattes, sautillant, agité, et Marc le mit en joue.

Dans le fracas de la détonation, l'ourson bondit en l'air dans un cri, comme aspiré par le ciel, virevolta, retomba en roulant et s'immobilisa. Marc rechargea son fusil, farouche, prêt à recevoir tous les fauves de la terre. Puis il se tourna vers le seuil de son chalet où Julie se trouvait, pétrifiée, le regard rivé sur l'ourson mort, tandis que des cris perçants s'élevaient de l'écharpe nouée.

La pétarade avait réveillé Hope, que les battements de cœur en chamade de sa mère achevaient d'effrayer. Il hurlait sans réserve, mais Julie n'y prenait pas garde.

—T'avais le temps de fermer la porte, kristi ! Pourquoi t'es-tu pas rentrée, maudite ? cria Marc. Imprudente ! Mauvaise mère !

Julie comprit que les derniers mots s'adressaient à l'ourse comme à elle.

—Pourquoi ? souffla-t-elle, désignant l'ourson. Mais elle

connaissait la réponse.

Marc se calma. Gêné, il fit un geste en direction du bébé qui continuait à brailler.

—Sois pas niaiseuse, Julie. Qui tue la mère tue le petit, ou le condamne à crever de faim et de terreur. Ou pis, être mangé par son semblable.

«Mauvaise mère !» ces mots sonnaient comme un carillon lointain dans la tête de Julie. Elle regarda Marc :

—Lui, dit-elle en désignant Hope, il a plus de chance. Si je mourais, il y aurait tant de gens pour prendre soin de lui: Bob, Lilli, toi, par exemple...

Marc baissa la tête.

—J'ai eu ben peur, avoua-t-il, et t'étais sous ma protection, là, là... Il fit mine de s'approcher de Julie avec un geste amical, mais son bras resta suspendu comme pour une bénédiction au-dessus de la tête du bébé qui criait toujours, écarlate.

Julie reprit ses esprits et retrouva ses gestes maternels. Elle extirpa Hope tout fumant de rage et le porta à son visage. Le petit hoqueta encore un peu et se nicha dans le cou de sa mère, lui suçant le cou d'énervement, agitant les doigts avec véhémence, électrisé de tension nerveuse. Et Julie fut saisie d'une terreur rétrospective. Elle eut la vision de l'énorme patte armée de ses poignards visant avec précision son petit Hope, et la gueule ouverte, prête à le dévorer, à le livrer à son ourson pour l'enseigner. Elle se mit à pleurer, envahie par un sentiment de solitude oublié.

—Tu as raison, Marc, je suis une incapable. Je te demande pardon. Tu nous a sauvé la vie.

L'homme cherchait le moyen de retrouver un peu de sérénité afin de la partager avec cette femme qu'il avait rudoyée. Son bon cœur lui révélait qu'il avait par ses mots rouvert une faille dans l'âme de cette étrangère dont il était si difficile de démêler la force de la fragilité.

Lorsque Harvey parut, son fusil à la main, alerté par les détonations, il trouva le colosse épanoui, tenant dans ses bras énormes le tout petit bébé trempé mais détendu. Julie était remontée seule. À cinq mètres gisait le cadavre d'une ourse et de

son ourson. Ils ne seraient pas trop de deux hommes pour s'occuper de ces bêtes. La tête de l'ourse tiendrait compagnie à celle de l'orignal et autres pauvres empaillés dans le chalet aux trophées. On mangerait beaucoup de ragoût. Comme autrefois, comme dans le temps. Lilli savait faire. Harvey demanda seulement:

—T'as-tu bien demandé pardon à l'ourse avant de tirer ?  
C'est important pour Lilli.

